

Cours 10 : Comment concilier les forces antagonistes (individu vs collectivité) ?

« Comment conjuguer des forces et des intérêts divers dans une action et une existence communes, mais aussi, comment respecter les particularités d'individus, de personnes essentiellement singulières ? »

ETAPE 1 : Approche théorique.

Document n°1 : Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle*, 1784.

L'homme a un penchant à s'associer, car dans un tel état, il se sent plus qu'homme par le développement de ses dispositions naturelles. Mais il manifeste aussi une grande propension à se détacher (s'isoler), car il trouve en même temps en lui le caractère d'insociabilité qui le pousse à vouloir tout diriger dans son sens ; et, de ce fait, il s'attend à rencontrer des résistances de tous côtés, de même qu'il se sait par lui-même enclin à résister aux autres. C'est cette résistance qui éveille toutes les forces de l'homme, le porte à surmonter son inclination à la paresse, et, sous l'impulsion de l'ambition, de l'instinct de domination ou de cupidité, à se frayer une place parmi ses compagnons qu'il supporte de mauvais gré, mais dont il ne peut se passer. [...] Sans ces qualités d'insociabilités, peu sympathiques certes par elles-mêmes, source de la résistance que chacun doit nécessairement rencontrer à ses prétentions égoïstes, tous les talents resteraient à jamais enfouis en germes, au milieu d'une existence de berger d'Arcadie, dans une concorde, une satisfaction, un amour mutuels parfaits ; les hommes, doux comme les agneaux qu'il font paître, ne donneraient à l'existence guère plus de valeur que n'en a leur troupeau domestique. [...] Remercions donc la nature pour cette humeur peu conciliante, pour la vanité rivalisant dans l'envie, pour l'appétit insatiable de possession ou même de domination. Sans cela toutes les dispositions naturelles excellentes de l'humanité seraient étouffées dans un éternel sommeil.

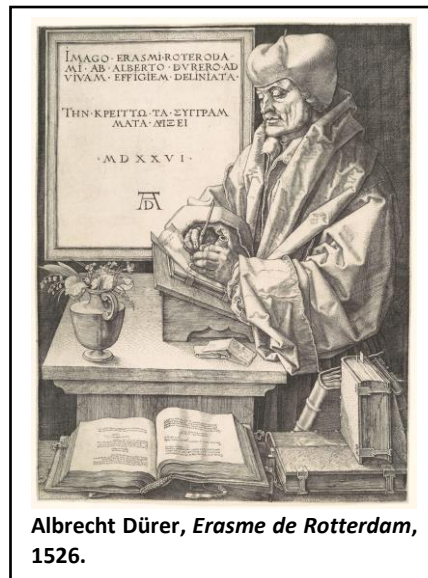
Document n°2 : Arthur Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena*, 1851.

Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'éloigner les uns des autres. Quand le besoin de se chauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de façon qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux souffrances, jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières.

Document n°3 : Jean-Marie Durand, *Les Inrockuptibles*, « Seul avec tous : "La solitude est un rempart contre l'isolement" », 13 novembre 2017. URL : <https://www.lesinrocks.com/2017/11/13/idees/seul-avec-tous-la-solitude-est-un-rempart-contre-lisolement-111008349/>

"Se pourrait-il que la solitude volontaire soit une modalité de la vie en société ?", se demande l'auteur. "Et que cette modalité de la vie en société soit aussi celle qui nous permette de jouir pleinement de la solitude ?" De bout en bout de sa réflexion, Olivier Remaud tire ce fil a priori paradoxal : nous pouvons à la fois vouloir couper avec l'ordre social et ne pas couper avec la présence insistante de la société. Comment lâcher la société et la rattraper quasiment dans un même élan ? En assumant la solitude comme un moment intense mais éphémère, comme la condition de possibilité d'un réinvestissement dans des pratiques collectives.

Afin d'étayer sa réflexion, l'auteur analyse l'œuvre célèbre d'Henry David Thoreau, *Walden*, dont on remarquera au passage qu'elle obsède depuis plusieurs années nos contemporains (les essais sur Thoreau se multiplient, comme un indice de la réactivation de sa légende). Comme si la pensée cosmique, quasi mystique et libertaire de Thoreau résonnait plus que jamais dans une époque travaillée par le motif de la fuite, de la remise en cause des logiques sociales rigides, d'une utopie écologique, d'un désir partagé de rejoindre une cabane dans les bois, loin du tumulte harassant du monde social.



Thoreau et la solitude, "une fiction utile"

Mais, ce qu'Olivier Remaud met parfaitement en lumière, c'est combien la pensée de Thoreau est plus ambivalente qu'on ne le dit souvent : le modèle que le philosophe américain du XIX^e siècle défend est autant celui d'une vie déconnectée que celui d'une vie connectée. C'est dans cet entre-deux, plutôt que dans une opposition frontale entre deux modes de vie, que la puissance de sa pensée se déploie. Car s'il quitte en 1845 sa ville, Concord, pour s'installer dans une cabane perdue dans les bois, si l'écrivain est devenu le symbole de l'ascète, une sorte d'ermite légendaire, il ne faut pas oublier que la solitude de Thoreau relevait au fond d'une pure mise en scène.

"*Il faut prendre au sérieux la feinte de Thoreau*", estime Olivier Remaud. "*Sa feinte n'est pas une tromperie ; c'est un dispositif de la volonté, une dramaturgie du pas de côté*" ? En rejoignant une cabane, il s'éloigne certes de la société, mais sans couper avec elle. "*Dans sa cabane, il mûrit son esprit et clarifie ses opinions ; il regarde le monde qui l'entoure ; il s'approche des objets, des expériences, des idées ; sa solitude est une fiction utile*", estime Remaud.

Thoreau n'accomplit donc aucun tour du monde. Il se contente de faire un pas de côté dans la forêt la plus proche de chez lui. *Walden* n'est que "*le récit d'un sédentaire qui désapprouve l'hystérie du voyage*", un peu comme Claude Lévi-Strauss, anthropologue voyageur qui n'aimait pas les voyages et les explorateurs. "*Mais le résultat est le même*", explique Remaud. Rompant avec ses habitudes, se tournant vers ses espaces intérieurs, Thoreau "*propose à ses concitoyens de se considérer comme des étrangers dans leur contrée et d'adopter l'esprit d'un voyageur qui ne voyage pas*".

Une hygiène de l'esprit

Sous influence de Thoreau, la grande idée qui traverse *Solitude volontaire* est donc que le solitaire ne se coupe jamais vraiment de la société. Il revient toujours dans le jeu social à un moment ou un autre. Ce qui pousse au désir de solitude procède d'ailleurs souvent d'une sorte d'hygiène de l'esprit. "*La solitude est aussi nécessaire à la société que le silence au langage, l'air aux poumons et la nourriture au corps*", écrit Remaud, rappelant la distinction que Hannah Arendt établissait déjà entre l'isolement, la solitude et la désolation. Alors que l'isolement est une forme de déracinement et que l'homme désolé est un homme abandonné, "*la solitude est un rempart contre l'isolement et la désolation*".

ETAPE 2 : Approche artistique.

Document n°4 : Albrecht Dürer, *Erasme de Rotterdam*, 1526.

« Portrait d'Erasme de Rotterdam, dessiné d'après nature par Albrecht Dürer. La meilleure image de lui, ses écrits la montreront, 1526. »

Document n°5 : Ed Harris, *Jackson Pollock*, 2000. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=8lvUr5ZtSjM>

Document n°6 : Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, 1869.

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

Multitude, solitude : termes égaux et convertibles pour le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée.

Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant ; et si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.